



L'île des anamorphoses
version de Camille Bakkali

L'espace où tout se dissout

Mes yeux étaient remplis d'eau, des mêmes larmes que celles qui naissent en réponse à l'attaque d'un vent trop fort.

C'était sûr qu'il y avait beaucoup de vent sur cette butte de sable au milieu de l'océan. Oui je crois que c'était sûr, car ma peau me tirillait, me faisait l'effet d'un drap tendu mais trop petit pour recouvrir le lit et qui le déforme. Oui, c'était le vent saumâtre qui maltraitait ma peau et il était impossible d'en douter. Je l'imaginais tracée de rougeurs sèches aux commissures de ma bouche pleine de gerçures pas très jolies, de copeaux de peau en chute. Ma chair était trop à l'étroit dans mon corps au milieu de l'immensité interminable de l'eau.

Mais mes yeux n'étaient pas remplis d'une eau créée par le vent méchant. Mes larmes n'étaient pas là pour répliquer contre lui, contre ce qu'il infligeait mais elles étaient malgré tout une réponse au vent métaphorique du monde qui soulevait mes flots. Oui, l'eau était celle d'une tristesse ; ma tristesse, sûrement, qui avait dû naître, je crois, en même temps qu'était née de force ma conscience de moi-même, supprimant avec douleur l'impression d'un monde unique où tout était fondu dans tout. Oui, mes larmes étaient des larmes de tristesse, car ces larmes-là sont salées. Je pleurais, vraiment, je pleurais par volonté.

Cette butte de sable, c'était l'enfer.

Sur l'île ronde, il n'y avait que moi et tout un tas de choses disposées dans tous les coins du cercle parfait. Ces objets étaient immobiles. Jusque-là, rien d'étrange. Mais tous ces objets étaient déformés, boudinés, estropiés ou disproportionnés. Non, même pas déformés (car dire « déformés » c'est dire qu'ils ont perdu leur forme, or ce n'était pas exactement ça). Franchement, je réfléchissais car je ne savais pas si ces choses méritaient vraiment le nom d'objet. En tout cas, ils n'en avaient pas l'allure. Jusque-là dans ma vie, les choses que j'avais pu rencontrer possédaient une certaine unité, une certaine forme d'indépendance, quelque chose de propre à elles-mêmes qui se donnaient au sein de l'expérience et permettaient l'expérience mais qui engageaient aussi la possibilité d'une définition pour l'esprit. Il m'avait toujours semblé – sans avoir évidemment pris le temps d'y réfléchir auparavant, car quand les choses ne changent



pas, quand elles sont couchées dans leur évidence plate, il n'y a aucune raison d'y penser – que c'était ça, un objet.

Si tout le monde s'accorde sur ce semblant de définition, alors les choses qui vivaient sans vivre sur cette butte de sable ronde méritaient plutôt un qualificatif délié de tout substantif. « Difformes », par exemple. Tout était mélangé, indifférenciable. Au fur et à mesure que mes jambes tournaient en rond et que ma pensée l'imitait, coincée dans ce vieux problème épistémologique délié de tout intérêt jusqu'à ce moment-là, je finis même par me dire que le qualificatif d'« informe » correspondait mieux. Il était impossible, toutes tentatives confondues, de rallier ces fausses choses à quelque chose de connu, de reconnaissable ou de ressemblant. Rien ne ressemblait à rien ou alors, tout ressemblait à tout, mais quoiqu'il en soit, j'avais touché le point de l'espace où tout se dissout. C'étaient des motifs abstraits, des formes informes noyées les unes dans les autres et je n'y voyais plus grand chose.

Pour les yeux, seules les couleurs étaient tranchées, limpides, liquides sur ces informités. Les premiers instants sur l'île, juste en dessous d'une lumière parfaite que permettait le ciel totalement dégagé, elles m'étaient toutes joyeusement apparues comme les couleurs les plus pigmentées du monde, certainement un peu grâce au vide du ciel et de l'horizon mais grâce surtout au constat douloureux que mon œil n'avait pas grand chose d'autre à se mettre sous la dent (enfin, ce n'est pas totalement vrai mais la patience est une vertu dans le cadre d'un récit). Cette joie se transforma vite. D'abord, je sentais mon sourire s'exhiber excessivement, plein de toutes mes dents, même celles de la mâchoire du bas, qui d'habitude sont cachées par l'abondance de ma lèvre inférieure ; une joie tout à fait hypocrite qui se bat contre l'amertume. Ensuite, ma fausse joie se transforma en une tentative courageuse de joie, puisqu'il fallait bien tenter de se réjouir de quelque chose. La dernière étape fut la désillusion assumée. Je continuais de savoir que les couleurs étaient belles mais cette beauté ne me faisait tristement plus aucun effet et je me sentais coupable de ne pas avoir un cœur suffisamment disponible pour l'accueillir.

Il y avait aussi la matière de ces informités. Le toucher ne pouvait pas mentir et je reconnaissais ce qui recouvrait ou constituait ces faux objets ; du métal figé, du bois chaud de soleil, des pétales ou une douceur semblable, du verre froid et du coton abîmé. Puisque tout était fondu dans tout, je ne pouvais pas identifier ces matières à l'œil mais seulement à mains nues.



Seulement, mes mains subissaient le même traitement que les autres choses de la butte de sable. Mes mains se noyaient au reste. Certes, je les sentais encore mais elles m'apparaissaient visuellement comme l'entièreté de la butte de sable, mêlées aux autres infirmités.

Si je pleurais sans que le vent n'y soit pour quelque chose, c'est que mon corps lui-même n'avait plus rien d'un corps humain. Il était devenu une masse croulante, molle comme du plastique fondu ou comme un flan qui tremblote et agite la pauvreté de son mauvais-goût. Mon corps était comme mes mains ; il était devenu énorme, hypertrophié, à tel point que je ne pouvais reconnaître ni mes bras, ni mon ventre, ni mes seins car même les zones qui appartiennent habituellement à chaque membre du corps se chevauchaient les unes les autres et s'annulaient pour ne plus être qu'un même tas sans partie dans un monde platement clos. Pourtant, comme je le disais, je ressentais mes mains, mes bras, mon ventre et mes seins ; je ressentais de l'intérieur les différentes parties de mon corps. Je sentais aussi que j'avais encore toute ma tête, que mon visage était bien là et pas encore noyé par ce piège mou. Mais mon corps, dans ma rétine, n'était que ce que je vous en ai dit. Je pleurais le contraste entre le ressenti de la normalité de mon corps et ce que je voyais de mes yeux.

Ma douleur d'être là sur le sable de l'enfer – dont j'aurais bien voulu, d'ailleurs, qu'il soit du sable mouvant ou de la lave pour que l'enfer soit explicite – s'accroissait lorsque je me mettais à penser à mon visage. Puisque mon corps était à ce point monstrueux, mon visage devait être le plus dégoûtant jamais vu, jamais imaginé. Alors, je pleurais d'imagination la perte de mon visage.

Je ne crois que ce que je vois et ma vision était très claire : je ne ressemblais plus à rien non plus, mis à part aux autres infirmités appartenant à cet enfer, cette butte de sable, c'est-à-dire que je ressemblais moi-même à des choses qui elles-mêmes ne ressemblaient à aucune autre.

Mais je ne vous ai pas encore confié le plus important, le point central de mon désespoir, le point central de l'espace où tout se dissout.

Au centre de l'île se dressait un grand tube de métal à reflets, un grand miroir cylindrique, conique, proportionnel au souvenir de mon ancien corps. Dans ce miroir, se reflétait évidemment tout ce qui se dressait mollement sur le sable. Mais l'étrangeté tenait en ceci : dans le miroir, tout paraissait normal.



Dedans, brillait le métal d'une théière simple, une chaise aux pieds de bois et au siège en mailles d'osier sur lequel était posé un vêtement de coton, un petit meuble et un vase composé de fleurs rouges. Au milieu de ces objets, il y avait un corps défini, tracé : mon corps. Mais ce corps qui était au travers du miroir n'était ni le corps que je voyais indépendamment du reflet, ni le corps que j'avais eu. C'était moi, oui c'était sûr car c'était bien mon visage mais c'était un moi différent. Le corps était très mince, osseux, friable ; un corps qui incarnait ma sensibilité intérieure, la fragilité émue par laquelle je m'étais toujours définie (depuis sûrement, encore une fois, que ma conscience était née de force et que du même coup elle s'était accaparée, par nécessité, d'une définition d'elle-même). C'était le corps que j'avais toujours voulu, l'idéal de moi-même.

Cependant, mes cheveux avaient un peu perdu en épaisseur. Au moins ils avaient une forme. Le vernis écaillé sur mes doigts semblait indiquer que j'étais ici depuis une semaine mais l'inactivité et la solitude avait suspendu le temps à mes larmes et je ne savais pas si je pouvais faire confiance à ce miroir.

C'est vrai qu'au début, j'essayais d'évincer cette question et malgré la dissémination de ma chevelure qui laissait apparaître un peu de mon crâne, je restais devant le miroir pour admirer ce corps comme mon avenir, comme mon résultat futur. Je m'immergeais devant ses formes anguleuses, imaginant mon corps se baigner entre les vagues et les roches aiguës si un jour je regagnais la rive et puis le monde. Mon désir visionnaire me réjouissait mais petit à petit je regardais ce corps futur avec nostalgie ; le futur gagnait déjà le passé avant d'avoir gagné le présent. L'immobilité des objets m'ennuya rapidement et le doute gagna la bataille contre mon déplaisir d'être là.

Par l'ennui, l'imagination triomphait sur la réalité. J'avais toujours été un peu comme ça ; trop imaginative, presque délirante. Mes amis d'autrefois me disaient scotchée au plafond. Je ne pouvais pas rire du comique de situation car en effet, combien de fois m'étais-je imaginée sur une île déserte, usant jusqu'à la moelle le fameux jeu de l'ennui : « Si tu étais coincée sur une île déserte, quel objet emporterais-tu ? » Eh bien voilà, j'y étais sur la petite butte de sable blanc et bien que l'île soit mystérieuse comme je l'avais toujours imaginée, elle était très loin de regorger de trésors et d'aventures. Alors l'imagination triomphait sur la réalité ; j'imaginai des îles d'algues au sable fissuré d'écume traçant des chemins qui s'effacent sous les vagues et qui nous perdent, j'imaginai des îles de marbre rose et de coquillages brisés où vivaient des sirènes turquoises, leur queue blessée par ces fruits à coque tranchants que je devrais soigner,



j'imaginai des îles parfaites, des îles aux trésors, des îles, des îles de labyrinthes ; des îles. Mais parfois, la réalité sursautait et brisait mes rêves et je me remettais à douter de tout.

À part les vagues en torrent, à part mes doutes douloureux, à part le vent ; je ne comprenais pas si je devais accorder ma confiance au ressenti intérieur de mon corps (qui ne m'indiquait pas grand chose d'autre que d'avoir un corps), au miroir (qui m'accordait un certain réalisme) ou à mon regard (qui n'indiquait absolument rien, qu'un gros tas). Il fallait bien que je croie en quelque chose. Il fallait choisir lequel de ces trois niveaux me paraissait le plus digne de confiance car il faut bien se fier à une réalité pour pouvoir vivre.

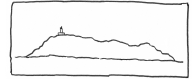
Mon ressenti intérieur n'était pas assez clair et ne contredisait ni mon regard ni le miroir cylindrique. Je décidai donc d'évincer mon ressenti intérieur du conflit pour choisir entre les deux autres strates.

Le miroir, lui, représentait des choses apparemment réelles. En tout cas, reconnaissables et normales ; bien que mon corps ne me soit jamais apparu sous ce jour-là et que ce constat indiquait la possibilité d'un miroir magique dépliant nos désirs enfouis. En même temps, cette chaise de bois, ce vase, ce vêtement de coton abîmé ne laissaient en rien penser qu'il s'agissait là d'une illustration de mes désirs.

Mon regard, lui, était confus mais c'était mon regard. C'était évidemment plus simple d'imaginer que c'était plutôt le reflet dans le miroir qui était déformé (par je ne savais quel moyen ni pour quelles raisons) que mon propre regard qui, jusque-là dans ma vie, avait toujours été digne de confiance et plutôt pratique.

Alors, je pris la décision de croire le plus probable : que le fossé existant entre le miroir et mon regard indiquait que ce miroir était l'illusionniste de la bande.

De ce faux choix découlait une vraie conséquence : j'étais un tas sur un tas de sable. Mes larmes, qui n'étaient au départ que des gouttes, devenaient de plus en plus abondantes et mes yeux se transformaient en véritables robinets, mon corps en grand système de tuyauterie. La tuyauterie n'avait pas résisté à la pression du flux ; elle s'était apparemment fissurée puisque ma flemme intérieure s'était semblablement éteinte sous l'intensité de la marée. Apparemment, l'eau qui traversait d'abord mon corps se déversait jusqu'au sable et puis du sable jusqu'à l'océan puisqu'il semblait alourdi à chaque seconde du puits apparemment sans fond de ma tristesse. L'océan toujours



augmenté se resserrait sur l'île, qui méritait enfin le nom méchant que je lui ai attribué par haine d'être ici. Oui, apparemment l'île se réduisait au fur et à mesure à cette fameuse « butte de sable ». J'étais coincée et condamnée à me rapprocher toujours plus du miroir si je ne voulais pas me noyer.

Ce reflet dans le miroir me devenait insupportable. Le reflet de mon idéal ajouté à la nostalgie du monde normal, dans lequel je vivais quand je vivais encore au bord de mer avec mes parents, se transformait petit à petit en mélancolie maladive : toute ma vie se réduisait à un « et si » suivi d'un imparfait puis d'un conditionnel. Je me manquais, je manquais mon reflet, je manquais le monde.

Ma tristesse n'annulait pas ma colère d'être là ; ma colère du miroir, ma colère contre le destin qui voulait que je regrette l'absence de destin. Je saisis un objet sans limite et informe. Je le jetai sur ce vieux cylindre de faux reflets. Le miroir se brisa.

Enfin, je retrouvais la réalité : le miroir brisé, je ne pouvais plus douter de ce qu'était vraiment mon corps.

Au seizième étage de la section psychiatrie de l'hôpital blanc de la ville grise, Elise, seize ans, est décédée ce matin de ces seize kilos restants, de ces seize kilos en trop découpés par morceaux d'un miroir brisé, dans l'étroitesse de sa chambre triste et de son monde clos.